



«Cette affaire s'inscrit dans une expérience publique de l'intime»

Pour la sociologue Claire Balleys, les jeunes utilisent les réseaux sociaux pour se construire. Mais ils n'ont pas toujours les outils pour s'y exprimer en toute conscience.

Sociologue, Claire Balleys est spécialiste des pratiques numériques et de la socialisation adolescente. A ses yeux, Mila constitue un exemple typique de la relation des jeunes d'aujourd'hui aux réseaux sociaux.

D'un point de vue de sociologue des usages numériques juvéniles, «l'affaire Mila», c'est quoi ?

C'est l'illustration assez classique d'une «mise en scène de l'intimité» par une adolescente de notre temps. Aux prémices de cette histoire, avant que cela dégénère, il est avant tout question d'une jeune fille simplement connectée en live sur Instagram, qui parle de sa vie, partage ses goûts et expériences avec ses abonnés. Ce mode de socialisation est on ne peut plus banal chez les adolescents. Sur les médias sociaux, Instagram bien sûr, mais aussi YouTube et Snapchat, beaucoup de jeunes se sont appropriés les codes de la «confession intime». Ils s'adressent aux internautes face caméra et abordent des sujets très personnels, comme s'ils étaient en train de se confier à des amis au téléphone ou dans leur chambre. Aujourd'hui, nos adolescents assument, voire revendiquent,

d'afficher leur vie privée sur ces espaces numériques. Le cas de Mila s'inscrit totalement dans cette expérience publique de l'intime.

Comment comprendre cette démarche paradoxale ?

Les adolescents se situent dans ce passage complexe de la vie où ils ont un besoin de se reconnaître dans l'autre, mais aussi d'être reconnus par l'autre. Cette double quête de reconnaissance sociale s'exprime à l'école, dans les loisirs, au sein de la sphère familiale, mais également sur les réseaux sociaux. Sur Internet, l'adolescent, en se dévoilant dans l'intimité du format témoignage, va constituer autour de lui un «entre-soi» qui partage les mêmes références identitaires – sexuelles, affectives, sociales. C'est la reconnaissance dans l'autre : les internautes jouent le rôle d'un miroir et permettent au jeune de s'assumer plus facilement. S'ajoute à cela l'objectif d'avoir le plus d'abonnés possible et d'être vu par le plus grand nombre de personnes. C'est la reconnaissance par l'autre et elle est tout à fait normale : à l'adolescence, on a besoin de se dire : «Je suis intégré, j'existe socialement, j'ai de la valeur.» La popularité sur les médias sociaux est une manière comme une autre d'acquiescer ce prestige social.

Dans le cas de Mila, cet «entre-soi» a explosé en vol...

Mila a totalement perdu le contrôle sur sa communauté. Mais ce n'est pas la première et ce ne sera pas la dernière. Car les ados se situent, là aussi, dans un rapport ambivalent face à l'utilisation de leur image sur les réseaux. Les jeunes savent qu'ils sont sur Internet. On l'observe à leur manière de se mettre en scène, d'utiliser des filtres, de gérer stratégiquement leur capital social et symbolique en

ligne. Pourtant, ils n'ont pas toujours bien conscience des risques de la publicité totale des médias sociaux. Ils peinent à comprendre que leurs propos ne s'adressent pas uniquement à ceux qui pensent comme eux.

Comment mettre en garde les adolescents ?

Je pense que nous devrions instaurer des séances d'éducation

aux médias dès les classes de primaire. Enseigner aux enfants et préadolescents ce qu'est la prise de parole publique, la parole médiatique, la liberté d'expression. Aborder aussi avec eux les notions de respect, de racisme et de discrimination. Mais surtout leur donner les outils nécessaires pour qu'ils puissent s'exprimer en toute conscience et en connaissance de cause sur les réseaux sociaux. Aujourd'hui, trop de jeunes apprennent de leurs erreurs en ligne par des déferlements de haine destructeurs.

Recueilli par ANAÏS MORAN



DR
INTERVIEW

Anais opinent : «On pouvait s'y attendre, il ne faut surtout pas parler de religion, tout le monde a un point de vue très différent là-dessus et ça tourne vite au vinaigre.»

«ÇA RESTE UNE GAMINE»

Melinda a «beaucoup cogité» sur cette histoire : «Je suis pratiquante, j'ai lu le Coran en entier, deux fois. Et la violence, c'est prescrit nulle part. Donc on ne peut pas affirmer que les musulmans sont violents. Après, il ne faut pas dire qu'elle doit mourir, c'est minable, il fallait lui expliquer qu'elle a blessé des gens.» En ville, la boulangère est moins philosophe : «Franchement, j'aurais préféré qu'elle dise juste un truc raciste sur les Arabes, mais pas qu'elle parle de mon dieu. C'est normal qu'elle ne puisse pas revenir, elle l'a bien cherché, personne ne l'a obligée à raconter ça, à aller aussi loin pour deux ou trois trucs dits par des idiots.» A côté de la mairie, des collègues font une pause clope. L'une d'elles : «Ma fille, qui est au lycée, m'en a parlé, mais je ne pensais pas qu'on en arriverait là. Cette jeune a droit d'avoir son opinion, même si c'est sûr qu'elle l'a mal dit. Ça reste une gamine de 16 ans. Et pour réagir comme ça, elle s'est sans doute bien fait emmerder, et ça, on en parle beaucoup moins.» L'enquête sur les menaces qu'a reçues Mila est toujours en cours.

MAÏTÉ DARNAULT

Envoyée spéciale à Villefontaine
Photo **ALBERTO CAMPI**

(1) Les prénoms ont été modifiés.

«Le harcèlement en ligne est une façon de condamner sans justice»

Le sémiologue François Jost voit dans le lynchage en ligne une méchanceté poussée à l'extrême, mécanisme qui permet de souder des communautés.

Sémiologue et professeur émérite en sciences de l'information et de la communication à l'université Sorbonne Nouvelle-Paris-III, François Jost est l'auteur de *La Méchanceté en actes à l'ère numérique* (CNRS Ed., 2018) et publiera en mars *Médias : sortir de la haine* (CNRS Ed.). Il analyse la mécanique du lynchage en groupe sur les réseaux sociaux.

Pourquoi le phénomène de harcèlement en ligne se répète-t-il si souvent ?

Participer au harcèlement en ligne de quelqu'un offre une satisfaction qui rejoint le mécanisme de la méchanceté, selon le philosophe Jean-Kélévitch : «Ton malheur est mon bonheur.» Transformer quelqu'un en bouc émissaire permet aussi de souder cette communauté. Comme le dit le philosophe Jean-Luc Nancy, la famille, le peuple, la

nation, sont représentés «comme une cellule autonome, comme un moi». En trouvant des alliés dans sa communauté, on forme un groupe homogène qui s'oppose à tout ce qui lui est étranger. Dans le harcèlement de Mila, ceux qui l'attaquent se construisent comme

appartenant à une communauté religieuse ou s'identifiant à un groupe, les hétérosexuels, puisqu'elle a aussi été attaquée pour son homosexualité. **Parler de méchanceté, n'est-ce pas un peu léger ?**

On reproche toujours à ce mot d'être un peu enfantin, voire trop vague. Mais le lynchage en ligne est une sorte de méchanceté poussée à son extrême : la haine. Le mot «haine» a comme origine germanique *hassen*, qui signifie «la chasse». En insultant et en menaçant quelqu'un sur Internet, on appelle les autres à se joindre à ce harcèlement de la victime, dont on cherche la mise à mort symbolique, la disparition sociale. Il y a une gradation de la haine sur les

réseaux sociaux. On part d'une moquerie ou d'une indignation pour arriver à des messages infamants. C'est ce qu'il s'est produit avec Justine Sacco en 2013, cette trentenaire américaine qui s'est mise à dos des milliers d'internautes après un tweet raciste sur

l'Afrique, au point de perdre son travail.

Est-ce un moyen pour la foule de se faire justice soi-même ?

Je dirais que c'est une façon de condamner sans justice, justement. Car la justice suppose du contra-

dictoire et de la mesure dans l'évaluation de la peine. Ici, c'est le sentiment qui l'emporte, et même pas la loi du talion, dont le principe est «œil pour œil, dent pour dent». Dans l'affaire Mila, face à une opinion qui dérange, on oppose une menace de mort ! C'est tout sauf de la justice.

Le lyncheur a-t-il conscience de ce qu'il fait ?

Pas nécessairement. Le procès des harceleurs qui avaient insulté et menacé la journaliste Nadia Daam

sur Internet l'a montré – c'était du moins la ligne de défense choisie. Le lyncheur n'a parfois que l'impression de s'amuser. Il ne se rend pas compte que les mots sont performatifs et que dire sa détestation d'une personne sur les réseaux sociaux est déjà un acte grave. Ce qui est dit sur Internet n'est pas virtuel. L'appel au meurtre sur Facebook, Twitter ou Instagram a la même force que dans la vraie vie. Le cyberharceleur oublie non seulement que ses écrits sur Internet sont indélébiles, que ses éventuelles marques d'ironie et de second degré ne sont pas perceptibles par tout le monde, mais aussi qu'il peut être retrouvé.

Le harcèlement en ligne renvoie-t-il à l'identité des personnes concernées ?

Les questions identitaires exacerbent les phénomènes de harcèlement en ligne. A travers leurs menaces, les internautes construisent un portrait d'eux-mêmes. Le lyncheur croit parler de la victime, mais il en dit plus sur lui-même et ce qu'il cherche à défendre de sa propre identité que sur la personne mise en cause.

Recueilli par **SIMON BLIN**



DR
INTERVIEW